

Petit éloge du baiser



Les Éditions François Bourin deviennent Les Pérégrines

Les Pérégrines: un mot au féminin pluriel pour évoquer nos féminismes; un nom en hommage au roman éponyme de Jeanne Bourin, grand-mère et figure d'inspiration d'Aude Chevillon, la directrice de la maison.

Notre ambition: vous proposer un voyage intellectuel en publiant des textes toujours pertinents, souvent impertinents, qui, par des voix fortes et hardies, des plumes belles et singulières, observent le monde par différentes fenêtres, nous amènent à faire un pas de côté, nous poussent à mieux appréhender l'autre, l'étrangeté, la diversité, nous livrent des trajectoires inspirantes pour dessiner une société plus humaine.

Couverture et mise en page: Julie Bloemhof

© Éditions Les Pérégrines, 2021

Tous droits réservés

Éditions Les Pérégrines

21, rue Trousseau 75011 Paris

www.editionslesperegrines.fr

Jérôme Attal

Petit éloge du baiser



Éditions Les Pérégrines

Du même auteur

J'aurais voulu être un Beatles, Le Mot et le Reste, 2020

La Petite Sonneuse de cloches, Robert Laffont, 2019

37, étoiles filantes, Robert Laffont, 2018

L'Appel de Portobello Road, Robert Laffont, 2017

Les Jonquilles de Green Park, Robert Laffont, 2016

Aide-moi si tu peux, Robert Laffont, 2015

Presque la mer, Hugo Romans, 2014

Le Voyage près de chez moi, Stéphane Million éditeur, 2013

L'Histoire de France racontée aux extra-terrestres, Stéphane Million éditeur, 2012

Folie furieuse, Stéphane Million éditeur, 2010

Pagaille monstre, Stéphane Million éditeur, 2010

Journal fictif d'Andy Warhol, Stéphane Million éditeur, 2009

Le garçon qui dessinait des soleils noirs, Stéphane Million éditeur, 2008

L'Amoureux en lambeaux, Scali, 2007

*Il y a deux façons de m'atteindre :
par les baisers ou par l'imagination.*

Anaïs Nin

Préliminaires

J'incarne les baisers que j'ai donnés, autant que les baisers que je n'ai pas donnés. Les premiers sont dans ma vie indissociables d'une attraction, d'une trajectoire, d'un désir patient ou d'un élan soudain, d'un appel et d'une lumière, une fenêtre éclairée dans une ville endormie, une issue dans le piétinement des journées. Chaque baiser échangé brille dans mon existence comme une poignée d'étoiles jetées en l'air, qui viendrait instantanément s'aimer au ciel dépliant de la mémoire imprévisible et fragile.

Les baisers que j'ai convoités sans les goûter, les recevoir ou les donner me hantent encore parfois, me chatouillent en négatif, ce sont des baisers fantômes, et je pourrais partir à leur recherche sur les sentiers du passé envahis de lierre, tenter d'en retrouver la saveur du presque, le surgissement contrarié, le manque

d'audace au moment crucial, la piste abandonnée comme on le dit dans les plus beaux westerns.

Quels segments de vie, quels labyrinthes se sont dessinés à partir d'un seul baiser? À l'inverse, que d'ambitions détournées de leurs trajectoires, de trahisons subtiles envers les autres ou soi-même, pour succomber à ce bas-côté merveilleux? Un premier baiser précipite et engage, ou trompe sur ses intentions, se méprend, se désole de finir isolé.

Est-ce une morsure qui rend la vie?

Un saut périlleux dans le vide sous un chapiteau de fortune?

Le tour de manège qu'on a trouvé trop court?

Est-ce l'intervalle qui sépare le désir de la pornographie?

La conclusion de rien et le départ de tout?

Seul le baiser réconcilie la tentation du divin à l'expérience du divan. Je dirais aussi qu'il est très proche du travail de l'écrivain au moment où celui-ci s'apprête à débiter l'écriture de son roman. Il est le souffle de l'inspiration, le mouvement dans lequel on se jette tout entier. Il contient une énergie qui s'apparente à la pulsion créatrice. Par exemple, en peinture, on pourrait affirmer que chaque fois que Picasso embrasse une fille un musée s'ouvre quelque

PRÉLIMINAIRES

part. Un baiser est la première phrase d'un roman à écrire. La première empreinte de chair. L'impulsion décisive autour de laquelle tourne l'auteur, des semaines et des mois, avant de conclure, si je puis dire, avec son commencement.

Dans un livre, chaque phrase devrait être vécue, par celle ou celui qui écrit, comme un baiser. Reçu par la lectrice ou le lecteur comme tel. Les pages se tournent, et l'intensité des baisers se dissipe au vent, comme les fleurs de pissenlit. Un baiser s'épanouit puis s'évanouit, se fond dans la nature à l'image du sourire du chat d'Alice (hum! Ce n'est pas vraiment le chat d'Alice, c'est le chat qu'elle rencontre, et il vient du Cheshire). On oublie le goût des baisers, c'est pour ça qu'il faut toujours recommencer.

Notre baiser

Notre baiser emportera tout. J'observe tes lèvres à la dérobée, au feu des conversations. La forme de ton visage dans la débâcle de paroles informatives, tactiques, indignées ou polies. Tes lèvres s'impriment en moi, fines ou lippues, souples, élastiques et légères comme des parenthèses que le vent a couchées. L'obscurité nous tente. Elle met en lumière nos rapprochements. Je te veux tout entière en un baiser donné. Ce baiser qui scellera notre union fugitive dans l'instant, modèlera notre présence au milieu des pixels de silhouettes et de pluie. Un baiser pour marquer l'émotion de notre rencontre, de notre présence conjointe en ce monde. Un baiser où prendre appui, qui ouvre le passage et fait son lit dans un labyrinthe de sensations. La partie charnue de tes lèvres. Leur dureté de conque, leur mollesse de

fruit mûr. La caresse et la blessure de ta bouche. Nos bouches qui fleurissent au-devant de nous, tentaculaires et carnivores, laissant nos cœurs sur la piste bondée d'un circuit d'auto-tamponneuses. Un baiser rouge brique, un baiser passe-murailles, un baiser fruits rouges. Ton pouls qui s'accélère, ta respiration qui joue à chat perché. Je veux happer ton souffle et connaître ton goût. Te dévorer par petites touches, me repaître de ton élan chaud et parfumé vers moi. Je voulais te dire: je crois que je ne me remettrai jamais de cet élan partagé.

Je veux connaître ta saveur, tes replis, tes recoins, tes assauts successifs pour me garder à tes lèvres, et me faire revenir à toi, quand je tente, pauvre idiot, de respirer ailleurs.

Je veux par ce baiser te connaître mieux et meilleur.

Connaître l'impudeur avec laquelle tu te donnes, et ce don passe par les lèvres.

Notre baiser sera une alchimie qui change l'ordinaire en or, et le brouillon en volonté. Un baiser magnétique, qui marque l'entrée du labyrinthe.

Le baiser a cette noblesse qu'il est à la fois l'entame et le tout, l'aperçu et la totalité. Et même si notre baiser doit par la suite rester sans suite, il dit que tu comptes plus que tout dans l'instant. Le temps cavale

NOTRE BAISER

dans notre dos, il nous distance sans égards mon amour, nous plie et nous pile. S'embrasser permet de s'isoler du temps des autres. Acte de résistance à la marche du monde. Alors, donne-moi un baiser. Un baiser dans lequel la vérité et le mensonge sont des poids plumes sur le ring de l'impatience. Donne-moi un baiser fou, même s'il ne doit pas porter à conséquence.

Donne-moi un baiser sans importance. Pour moi, c'est important.

«Je sais très bien ce que vous faites
dans les chambres»

La première fois que j'ai entendu parler d'un baiser – puisqu'il faut bien qu'on ébruite ce bruit si doux – je devais être en CM1, vers mes neuf ans, à La Garenne-Colombes où j'étais scolarisé depuis la maternelle. Mes parents projetaient de déménager en fin d'année scolaire pour aller vivre dans les Yvelines, c'était donc pour moi déjà la fin d'une époque : j'aurais de nouveaux amis, de nouveaux décors, d'autres horizons. Je me rappelle très bien m'être senti comme un adulte sommé de faire ses adieux à l'enfance. Il y avait encore, à l'époque, une distribution des prix en fin d'année et, si je n'obtenais jamais la plus glorieuse des récompenses, le prix d'excellence, on m'attribuait toujours ceux d'anglais et de camaraderie. Même s'il est moins prestigieux que les autres, on devrait

quand même se réjouir d'un prix de camaraderie. C'est le prix du public, en quelque sorte. Pourtant, cette distinction augurait surtout ce qui planerait telle une ombre sur ma jeune carrière amoureuse, le rôle peu enviable du bon camarade. Celui qui tient la chandelle, qui peut résumer toute la peinture de Rembrandt ou de Georges de La Tour par sa seule présence dans une fête de fin d'année.

Avant le coma ensoleillé des grandes vacances, puis les cartes redistribuées dans l'univers flambant neuf de la rentrée, il y avait un dernier événement : l'anniversaire de Caroline M. qui tombait en juin.

Je me souviens que la jeune fille habitait dans une rue adjacente à la place du marché couvert du quartier des Vallées, marché qui ressemble à une soucoupe volante posée au milieu des années soixante-dix, une rencontre du troisième type dans le milieu des fruits et légumes.

La maison de Caroline était une villa de banlieue en meulière comme il y a en a tant, de celles qui avaient poussé comme des champignons le long des voies de chemin de fer au début du vingtième siècle.

La mère de Caroline avait bien fait les choses : gâteau marbré Savane, tartes aux fruits de saison, bouteilles de Fanta et de Seven Up (oui, je sais,

c'est une époque lointaine), saladier de bonbons parmi lesquels des sachets de Dragibus, des boules magiques, des crocodiles Haribo et les fameuses bouteilles de Coca-Cola acidulées dans les deux sortes : plates ou recouvertes de sucre pétillant.

Cette mère de famille célibataire (dans mon souvenir) avait abandonné le premier étage de la villa aux enfants pendant qu'elle tuait le temps au rez-de-chaussée en lisant des magazines ou en passant des coups de téléphone. Je ne sais plus à quoi nous avons joué (j'ai la fâcheuse maladie de ne jamais m'amuser dans les fêtes, si vous êtes comme moi je vous embrasse en pensée) mais, à la toute fin de l'après-midi, attendant que l'un ou l'autre de mes parents vienne me chercher, je restai seul avec Caroline et un autre garçon, et fus chargé de stationner dans le couloir pour surveiller la porte d'une pièce derrière laquelle mes deux camarades partirent s'isoler.

Après dix minutes d'un terrible ennui, je frappai à la porte, demandant qu'on me délivre de mon chagrin d'être tenu à l'écart, puis, constatant un manque cruel de réactivité et de souci à mon égard, décidai de descendre au rez-de-chaussée dans le but de guetter, voire devancer, l'arrivée de mes parents.

J'attrapai mon manteau pendu dans l'entrée et me retrouvai face à la mère de Caroline, sorte de cerbère peroxydé qui me toisa avec condescendance, pointa un doigt dans ma direction et me dit sur le ton sévère de la remontrance : « Je sais très bien ce que vous faites dans les chambres ! »

Je pris cette sentence comme une déflagration. Comme si on me désignait coupable d'un délit (délit délicieux) qui n'était pas à ma portée. Je criai à l'injustice, mais la mégère ne m'écouta pas et, devant mon air ahuri, se contenta d'ajouter : « Prends-moi pour une cruche ! »

Cette histoire me tourmenta longtemps. Premièrement, je n'étais pas dans la chambre où il se passait des choses interdites, puisque j'en gardais la porte, deuxièmement, pour être honnête, je n'avais pas une idée tout à fait précise de ce qui s'y passait (il faudrait que j'attende mes treize ans et que je voie la cassette vidéo du film *La Boum* pour me rendre précisément compte de ce qu'il pouvait bien se passer dans les chambres). Le lendemain, quand j'arrivai dans la cour de notre école, toute la classe avait été mise au courant par au moins deux sources concordantes qu'il y avait eu des baisers échangés pendant l'anniversaire de Caroline. Pour ma part, le seul truc

que j'avais en tête et qui persista peut-être jusqu'à mon premier véritable baiser, des années plus tard, avec une fille du lycée, c'est la phrase sévère et qui me fait encore l'effet d'une détonation quand j'y songe : « Je sais très bien ce que vous faites dans les chambres. »

J'aimerais pouvoir retourner, à l'âge que j'ai aujourd'hui, dans toutes les situations de mon passé, du moins celles où je n'ai pas eu les bons réflexes ni les mots justes. Par exemple, je descendrais au rez-de-chaussée du pavillon de banlieue près du marché couvert de La Garenne-Colombes, j'attraperais mon manteau sur le portant, et la mère de Caroline apparaîtrait dans l'entrée pour me sermonner : « Je sais très bien ce que vous faites dans les chambres. » Alors, au lieu d'être abasourdi, je hausserais les épaules, je lui dirais de se mêler de ses oignons, et je m'en irais retrouver mes parents que j'aimais tant. Ils seraient surpris que je vienne à leur rencontre. Je leur dirais que c'est avec eux que je me sens le mieux.